

## Chapitre 54

« Que c'est beau, un homme, songeait Stella attendrie en regardant dormir son compagnon. Quand on en voit un assoupi comme ça, sans défense, avec une moue de petit garçon *couché de bonne heure* et à qui sa maman a oublié de venir dire bonsoir, on ne peut pas croire qu'une fois réveillé il n'aura qu'une envie, mettre le monde à feu et à sang juste pour prouver qu'il *en a*. »

Bien sûr, ils n'étaient pas tous comme ça, les hommes. Stella était persuadée que les deux tiers des mâles, dans l'histoire du monde, auraient bien aimé quitter le joug pesant de la virilité et se retrouver libres, grands dieux, libres d'être tendres, enfin, comme leur nature profonde les y portait. Ainsi Tobie : pouvait-on rêver homme plus tendre ?

Tefatu Manareva lui-même, au début, lui avait semblé tendre, et puis voilà qu'il se révélait froid, distant, irritable, sans raison.

Sans raison ?

Stella détailla le corps sensuel et puissant que le sommeil alanguissait de façon troublante. Tant de beauté, oui, de force contenue... Pourquoi avait-il changé à ce point, sinon parce qu'une idylle s'était nouée entre Luisa et lui, et qu'il souffrait de l'avoir perdue ? C'était la seule explication logique à un changement aussi radical. Bien que Stella détestât cette idée, il lui fallait cependant l'admettre comme plausible. Plus que plausible, même. Ils avaient eu deux jours, deux nuits. C'était bien suffisant. Avaient-ils couché ensemble ? Sans doute, se disait-elle, étonnée, douloureuse. Il avait fait don à cette femme de ce qu'il refuserait maintenant doublement à Stella : son corps nu, son désir, son plaisir. Son amour, peut-être ? Luisa était parfaitement digne d'amour - comment ne pas le reconnaître, en toute objectivité ?

Apprenant la mort de sa maîtresse, Tefatu en avait eu le cœur brisé, ce qui suffisait largement à expliquer qu'il parût autant à vif, depuis ce temps-là. Il ne pensait qu'à Luisa. Le reste ne l'intéressait plus.

« Oui, c'est vraiment beau, un homme, se répéta-t-elle, mélancolique. Mais je crois que je l'énerve, celui-là. Dire qu'il me croit féministe ! C'est ridicule. Je ne suis pas féministe. Je déteste les abus de pouvoir inhérents au *principe masculin*, qu'on peut d'ailleurs retrouver dominant chez certaines femmes aussi. Mais je ne supporte pas davantage les femelles invertébrées qui se voilent la face, élèvent leurs garçons comme des dieux et méprisent leurs filles comme elles se méprisent elles-mêmes. C'est à cause de ce genre de perversion du *principe féminin* qu'on se retrouve avec de dangereux machos aux virilités hypertrophiées... Les deux sont à revoir : les couillards doivent se féminiser, et les pisseuses se viriliser. Pas entièrement, bien sûr. Ni d'un côté ni de l'autre. Juste assez pour que la balance soit équilibrée. Comme en quechua : *chawpi*, le juste milieu. Que la volonté de puissance soit neutralisée. Que le monde redevienne clair et franc comme ce paysage de montagne - plus beau d'être pur et plus pur d'être habité par l'esprit. Allons bon, voilà qu'une fois de plus je pétrussise... »

Le train bleu venait de s'arrêter dans une gare. Des voyageurs descendaient, peu nombreux. D'autres montaient. Quelques touristes, mais pas trop. La fin d'août avait dû ramener chez eux les étudiants et les familles. Sur le quai, des femmes patientes, engoncées dans les multiples épaisseurs bariolées de leurs vêtements, attendaient, assises par terre devant les quelques produits de leurs champs ou de leur science culinaire, qu'on leur achetât leur marchandise. Des enfants couraient le long du train, proposant plus hardiment aux voyageurs à peau claire des « souvenirs » de la Vallée sacrée. Était-ce une bonne chose, pour ces gens, que les lieux de leur passé le plus ancien soient ainsi envahis, livrés à l'avidité curieuse prosaïque d'Occidentaux en villégiature ? Que leurs morts se retrouvent dépoitraillés, leurs os dispersés dans de lugubres plaines sableuses, à la vue de tous, ou savamment disséqués dans des laboratoires ?

Mais qui se soucie de leurs intérêts véritables ? se disait la jeune femme. Les intellectuels

péruviens eux-mêmes semblent ne pas comprendre leurs Indiens. Eblouis par la virile ère inca, ils s'agacent de la passivité fataliste de la population indigène. Que faire, disent-ils, avec des gens qu'il faut traîner comme des boulets impavides ? Ils oublient qu'il y a quelques décennies on reprochait la même chose aux fellahs égyptiens - et pour les mêmes raisons, en fait. Comment une économie aussi minutieusement réglementée que l'était celle des Pharaons ou des Incas, où aucune initiative n'était laissée au paysan, lequel n'avait pas même le droit de décider du moment des semailles, aurait-elle pu produire autre chose qu'une paysannerie apathique ?

Lorsque le train s'ébranla de nouveau, Stella reporta son attention sur Tefatu.

« Avant lui, se disait-elle, surprise, je n'avais jamais compris à quel point c'est beau, un homme. J'en ai vu, des beaux, dans la rue, en voyage, au Louvre, sur les plages... mais je n'avais pas compris la beauté des hommes. D'abord, ils ne sont vraiment beaux que lorsqu'on les sent tendres... Mon Dieu, faites que Luisa ne m'ait pas abîmé la tendresse de celui-là... Qu'il en reste un peu pour moi... »

Rien n'était gratuit, dans toute cette beauté. La puissance des épaules était faite pour accueillir une tête de femme. L'harmonie géométrique du torse qui s'effile jusqu'aux hanches était destinée à se pencher au-dessus d'une poitrine de femme, son reflet inversé, puisque le torse féminin, lui, comme les fenêtres et niches de l'ancien Pérou, est plus large à sa base qu'à son sommet. Les bras et les jambes musclés de l'homme, eux, se tendront, les reins s'arc-bouteront, lorsque... lorsque du ventre viril et plat jaillira...

Elle ferma les yeux, un peu haletante. Ne plus voir ça. Ne plus chercher à discerner, sous les vêtements, la moindre ligne du corps, le moindre relief. A quoi bon une beauté qui ne vous appartient pas ?

Elle était si absorbée dans ses propres émotions qu'elle ne sentait même pas, sur elle et sur son compagnon, les grappes de regards qui s'attardaient, curieux, intrigués, comme à Mexico. La taille de Tefatu, indépendamment de ses traits, montrait clairement qu'il n'était pas Amérindien. Il ne semblait pas Américain non plus, se disait-on. Elle, pas de mystère, elle ne pouvait être que Française. Mais lui ? On se torturait l'esprit pour comprendre, en plus, ce que ces deux-là faisaient ensemble. Si dissemblables, vraiment !

Penser à autre chose, se disait Stella, mortifiée.

Ce soir, ils dormiraient à Machu-Picchu.

- Pour vous, aucune porte ne sera fermée, avait assuré Amaru, souriant.

Elle était allée avec lui, la veille, dans la fameuse Avenida Sol, pour acheter le matériel et les provisions nécessaires (beaucoup de sucres rapides, avait recommandé Amaru, pour lutter contre le froid nocturne). Elle avait tassé le tout dans deux gros sacs à dos de *trekkers*. Tefatu, indifférent, ne les avait pas accompagnés en ville. Soi-disant, il voulait lire les livres d'Amaru sur les principaux sites archéologiques de la Vallée sacrée. « Il s'éloigne de nous, avait pensé Stella. Il s'éloigne de moi. »

Elle rouvrit les yeux. C'était une telle souffrance de ne plus le voir...

Elle découvrit le regard de Tefatu posé sur elle. Tendre. Reposé.

Il lui sourit, puis s'étira.

La vie, soudain, reprenait tout son sens.

## Machu-Picchu, Pérou - 13 septembre

En file indienne, silencieux, ils longeaient le sentier d'accès bordé d'un mur. Devant eux, l'un des gardiens. Derrière eux, l'un des guides, un chamane qui connaissait la belle-sœur d'Amaru. On ne les quitterait pas des yeux, avait prévenu ce dernier. C'était à cette seule condition qu'on les autorisait à pénétrer dans la vieille cité de pierre en-dehors des horaires convenus de visite. Le guide, Guillermo, leur avait montré, à leur demande, la pierre gravée d'une étoile à seize branches, un peu à l'écart des chemins officiels, puis l'on avait entamé l'exploration clandestine.

La nuit était déjà presque tombée, cristalline. Dans le ciel austral s'allumaient des milliers d'étoiles curieuses. Qui venait là troubler le repos des esprits du passé ? Quels profanateurs... ? Mais non, pas des profanateurs, voyez : la cité tout entière se courbe vers eux, maternelle. Elle les a reconnus. Ils sont des nôtres. N'ayez crainte !

La lune se levait, rousse, dilatée, derrière le téton noir d'une montagne. « Une chance, avait dit le gardien. Sans lune, ç'aurait été *muy difícil*. »

- Ils vous feront faire la visite, ils répondront à toutes vos questions, avait dit Amaru. Profitez-en. Guillermo en sait plus long que la plupart des guides. Ensuite, vous irez ou vous voudrez. Ils se tiendront à distance, mais je ne vous conseille pas de creuser ou de desceller quoi que ce soit. Vous devrez repartir les mains vides. Je m'y suis formellement engagé. Tout ce qui est ici, sur cette terre, est péruvien, ne l'oubliez pas.

« T'as qu'à croire, avait pensé Stella. Et leurs *huaqueros*, hein ? Leurs pilleurs de tombes ? Ils le respectent, le patrimoine ? Et ces membres d'un parti politique qui ont graffité en noir des peintures rupestres millénaires ? Et l'état péruvien, qui a naguère autorisé l'installation d'un panneau publicitaire, mais oui, sur l'autel principal de Machu-Picchu, l'Intihuatana, le lieu où vient se reposer le Soleil ? Respecte-toi, et l'on te respectera. »

Cela dit, elle était peu tracassée par toutes ces mesures de précaution, tous ces interdits liminaires. Elle savait que le gouvernement avait fait murer les *kivas*, autrement dit les galeries et chambres souterraines sur lesquelles la ville avait été édifiée, pour en interdire l'accès aux touristes. Comme c'était probablement là, dans ces entrailles traversées de courants telluriques forcenés, que la vieille cité dissimulait tout son mystère, il y avait peu de chances que Tefatu et elle trouvent « en surface » de quoi repartir les mains pleines.

Elle ne se souciait guère, d'ailleurs, du résultat de leur expédition. Elle se trouvait dans le lieu le plus sacré du pays le plus sacré du monde, et avec Tefatu. Son émotion était telle qu'elle n'avait pas besoin de voir au-delà.

Guillermo leur fit déposer leurs sacs à dos à l'intérieur du Torreón, une étrange tour tronquée d'à peine trois mètres de diamètre, puis il commença, à mi-voix, à leur parler des différents quartiers de la ville, décrivant avec précision leurs caractéristiques et ce à quoi ils avaient dû servir, jadis. Autour d'eux, les vieux murs dressaient contre l'obscurité glaciale les pans plus sombres encore de leurs pignons dégarnis, tandis que les terrasses, creusées comme des marches d'escalier pour géants (des géants qui n'auraient pas le vertige, songea Stella avec un frisson), précipitaient dans le vide leur raideur abrupte avec le fanatisme suicidaire de ces soldats incas qui, dans le temps, préféraient se jeter dans un précipice ou du haut d'une tour plutôt que de tomber vivants aux mains des Espagnols.

Lentement, respectueusement, éclairés par la lune, ils déambulèrent un peu partout. La jeune femme aurait préféré que Guillermo se taise, mais comment exiger cela sans le blesser profondément ? Pourtant, quel lieu plus que celui-ci pouvait davantage se passer de commentaire ? Tel Dieu lui-même, Machu-Picchu pouvait dire, sans orgueil : « Je suis celui qui est. » Point final. *No comment*. Le site parlait à soi seul, sans avoir besoin d'interprète. Il faisait

plus que parler, il criait, il hurlait, même. Tout ici était baigné par le vent indomptable de l'Esprit.

Au bout d'un moment, Tefatu, qui de temps en temps tendait la main à Stella pour escalader certaines dénivellations, finit par garder définitivement ses doigts noués aux siens. Ce fut alors comme si les vibrations qui le traversaient lui se communiquaient aussi à la jeune femme. Car il vibrait, à n'en pas douter, de tout son être, physiquement et moralement. C'était sûrement pour ne pas s'éparpiller en morceaux qu'il s'était amarré à Stella, comme jadis les deux Amériques. A moins qu'il ne voulût juste lui faire partager la terreur sacrée qui s'était emparée de lui ?

Enfin, on les laissa seuls. Ils se regardèrent, et la même pensée les saisit. S'il y avait ici un pic affleurant de spiritualité, une partie émergée de l'intense folie tellurique qui habitait les sous-sols, c'était cette proue, là-haut, celle de l'Intihuatana. Main dans la main, ils se hissèrent jusqu'à son sommet.

- Toi d'abord, ou moi d'abord ? questionnaient silencieusement les yeux sombres de Tefatu.

Puis, comme elle ne manifestait rien, hésitante, il se décida et alla résolument s'asseoir sur le siège de pierre.

- Ne me lâche surtout pas, implora-t-il à voix basse. Ce machin-là est d'une force infernale, je le pressens, et moi un peu trop réceptif. Il serait fichu de me désintégrer pour de bon.

- Je ne te lâche pas, promet Stella avec ferveur. Pour rien au monde.

Ces derniers mots lui avaient échappé malgré elle. Tefatu, qui l'avait déjà quittée des yeux, la regarda de nouveau, surpris. Mais il n'avait pas le temps de s'attarder à des considérations intimes. Déjà, un froid glacial s'emparait de lui, clouant son corps à la pierre.

« Tobie, pensa soudainement Stella, bouleversée. Il va lui arriver la même chose qu'à Tobie, à Guïmar, et peut-être en mille fois pire ! Mais quelle idiote je suis, de ne pas avoir compris ça plus tôt ! »

Du coup, inquiète, elle s'agenouilla près du siège de pierre pour agripper les doigts de Tefatu, non pas dans une seule de ses mains à elle, mais dans les deux ensemble. Bien sûr, l'effet sur Tobie avait été très violent parce qu'il n'était pas préparé à un tel choc ; alors que le Polynésien, lui, devait très certainement être en train de le faire, *se préparer* à accueillir cette force immémoriale, recueillie là par des Très-Sages qui savaient fort bien que notre monde matérialiste, un jour, assoiffé par ses propres excès, aurait besoin de cette source pure, et de toutes celles que compte le monde, mais dont nous avons perdu la mémoire.

Les Bouches d'ombre, disait Pétrus. Dont il existait une très ancienne carte...

Bizarrement, Tefatu ne bougeait pas, ne vibrait plus. Inerte, les yeux clos, il paraissait dormir. Sa main, d'abord glacée, se réchauffait peu à peu, sans que Stella sache si c'était grâce à elle, ou pas. Comme elle n'osait pas bouger, pour ne pas troubler la méditation de son compagnon, elle sentait dans ses jambes repliées des spasmes annonciateurs de crampes. Au-dessus d'eux, à présent, la lune, qui avait repris son teint nacré, jouait distraitement avec un voile de brume.

Un silence de mort régnait aux alentours, s'associant au froid pour faire peser sur eux une sorte de puissante chape de cristal noir. Où qu'elle portât ses regards, Stella avait l'impression que le temps, la vie, l'amour, avaient disparu de la terre ; que le Mal, circulant désormais librement, appuyait de tout son poids sur l'obscurité pour qu'elle écrasât à jamais ce qui pouvait demeurer d'humain dans le monde. Cette ombre mortelle commençait d'ailleurs à s'infiltrer en Stella comme une eau noire, à l'empêcher de respirer, à lui bloquer la poitrine. *Il faut mourir,*

*il faut mourir*, répétait près de son oreille gelée la voix d'outre-tombe. *Il faut mourir, l'heure est venue de l'abandon...*

*Abandonne-toi !*

« Je ne veux pas, se cabra Stella. JE NE VEUX PAS ! »

*Abandonne-toi !*

« Ils m'ont tué Tefatu, pensa-t-elle, affolée, à deux doigts de la crise de nerfs. Ils m'ont tué Tefatu, et ils veulent en faire autant avec moi ! »

Cependant, pouvait-elle se permettre de bouger, pour vérifier ? Ses deux mains à elle resserrées convulsivement autour de la grande main brune de Tefatu n'étaient-elles pas le seul fil qui le raccrochait encore à la vie ? Que faire, mon Dieu ? Que faire ?

*Abandonne-toi...* Cette fois, c'était la voix de Tefatu.

Inondée d'amour, elle s'abandonna.

## Chapitre 56

- Tu en as mis, un temps, lui reprocha-t-il, une heure plus tard.

- J'avais peur, fit-elle, boudeuse. Je te croyais mort. Je ne suis pas au courant des secrets de la terre, moi !

- Il fallait que tu me suives là où j'allais, insista Tefatu. Pour prendre des forces. Etre digne. Pour la suite.

Ils étaient allongés chacun dans un épais sac de couchage sous lequel un tapis de sol empêchait le froid des entrailles de la terre de remonter jusqu'à eux. Celui qui tombait des étoiles était bien suffisant.

- Je ne t'ai suivi nulle part ! s'écria Stella véhémement. Je n'ai rien vu, rien entendu, après t'avoir obéi !

- Mais si, il s'est passé quelque chose, dit le Polynésien.

Au son de sa voix, elle comprit qu'il souriait.

- Tu te moques de moi, hein ?

- Pas le moins du monde. C'est juste que tu n'as pas réalisé la...

- Il ne s'est rien passé ! répéta le jeune femme, têtue. J'en ai marre ! C'est toujours moi qui reste en touche, à faire le sale boulot du préparateur en pharmacie ou celui du petit mousse, pendant que les autres, eux, se tapent toute la gloire, tous les influx, les post-it de Dieu et tutti quanti !

- Tu n'es qu'une enfant, constata Tefatu.

- Mais oui. Dix ans d'âge mental.

- Deux, rétorqua Tefatu.

- De quoi ?
- Deux ans d'âge mental.
- C'est ça, grand-père, cause toujours.
- Mais enfin, sais-tu où nous sommes ? éclata Tefatu.
- C'est moi qui t'y ai amené, pépé, ricana-t-elle.

- Nous sommes dans un lieu unique, gronda le Polynésien. Un lieu d'élection. Un lieu où l'Esprit consent à remonter pour nous du plus profond de la Terre que notre sottise meurtrière esquinte tous les jours, et toi, toi, tu viens me faire ta crise de nerfs parce que tu ne peux pas te prendre pour Jeanne d'Arc ?

- Tu m'as laissée toute seule ! s'écria-t-elle.

Et elle éclata en sanglots.

Sortant un bras de son sac de couchage et opérant vers elle une légère reptation, Tefatu l'attrapa et la ramena contre lui. Entre eux deux il y avait les nombreuses épaisseurs de leurs vêtements et celle des deux duvets, mais la jeune femme, posant sa tête sur une épaule enfin accueillante, eut l'impression de se fondre complètement dans la chaleur virile de son compagnon. Lui, subrepticement, n'osant aucune autre caresse, posa sa joue contre les boucles blondes tout en se répandant en paroles consolantes.

- Calme-toi, petite fille, ce n'est pas si grave... Bien sûr que oui tu m'as accompagné, bien sûr que nous y sommes allés ensemble... Cela n'aurait eu aucun sens, autrement... Allons, cesse de pleurer, je n'aime pas ça.

Cela lui donnait envie de la couvrir de baisers.

- Ici, enchaîna-t-il, pensif, plongeant au cœur de sa vision pour distraire sa chair de la douce proximité de Stella, ils n'ont pas souffert comme ailleurs. Tout avait été prévu, jusqu'à ces soi-disant terrasses agricoles, ou *andenés*, comme dirait Guillermo, qui au départ étaient tout simplement des contreforts, comme celles éparpillées dans la Vallée sacrée. On ne les a cultivées que bien plus tard, crois-moi. Quand on les a érigées, il y a des millénaires, il s'agissait avant tout de consolider des pentes susceptibles de s'ébouler sous la pression.

Comme une enfant bercée par un beau conte, Stella avait cessé de pleurer pour écouter, pénétrée jusqu'au cœur par la sensuelle et délicate odeur de monoï qui s'exhalait des cheveux proches de l'homme.

- Par la pensée et par la prière ils se sont alors unis entre eux, continua Tefatu, rêveur. Une merveilleuse chaîne de solidarité spirituelle, jamais égalée à ce jour. Les pierres géantes des dolmens que tu m'as décrits, là-bas, en Europe, ont fait converger d'Espagne à ici toutes les Volontés tendues dans l'effort suprême, et Elle, Elle, l'Unique, a réceptionné ce courant phénoménal à l'arrivée. Nulle autre qu'Elle n'aurait pu le faire. Mais l'enjeu était de taille... Car ton Machu-Picchu est un des points les plus sacrés du globe. Pas question de le laisser engloutir au plus profond des entrailles de la terre. Et tu sais ce qui s'est passé ensuite ?

- Non, murmura faiblement Stella, d'une voix ensommeillée.

- J'ai vu comment cette ville a été construite, déclara le Polynésien, émerveillé, et comment beaucoup des lieux de cette vallée l'ont été : dans un profond respect de la pierre vive, que l'on éloigne le moins possible de sa forme originelle. On taille juste ce qu'il faut, pas plus. On ne la martyrise pas, on ne la rend pas lisse, banale, semblable à toutes ses voisines. Ce que l'on

construit, on le construit avec des pierres individuelles, auxquelles on a demandé leur avis. D'où l'in vraisemblable cohésion de l'ensemble. D'où l'aspect brut, un peu sauvage, mal dégrossi de ces édifices, que des esprits sommaires, « scientifiques », vont qualifier de « primitifs », mention « peut-mieux-faire-dans-l'échelle-de-l'évolution »... Quelle stupidité ! On ne peut pas mieux faire, précisément. Tu les as vus, ces pans de roc intacts qui, autour de nous, affleurent encore un peu partout, qui épousent ici et là le jaillissement d'un mur, d'une cour, d'un linteau ? Tu les as vues, ces marches exquis qu'ils appellent grossièrement « tribunal de l'Inca » ?

- Oui... plusieurs, au Pérou, marmonna Stella. Et pareil... pour les pierres... en Anatolie ancienne...

- C'est grâce à cette parfaite harmonie de départ entre la pierre et l'homme que la prière commune a pu avoir une action, poursuivit Tefatu dont le regard embué se perdait dans les étoiles. Quelle fierté d'être un homme dans de telles conditions ! Quelle idiotie aveugle, que leur préhistoire ! Tu vois, la seule jolie chose que l'architecture moderne ait produite en un demi-siècle c'est la pyramide de Peï, au Louvre. Ce mariage sublime entre des formes géométriques immémoriales, la pyramide, ou l'alvéole, tiens, dont tu parlais pour ta ruche, et la lumière, le verre... Une marée de lumière indéfiniment réfractée... Aucun Occidental, aucun « Atlante » n'aurait jamais pu concevoir cela. Hardiesse et humilité à la fois... Ils disent que cette pyramide a « gâché » leur Louvre : crois-moi, c'est le contraire. C'est la lourde solennité du Louvre qui gâche la Pyramide.

- M'en fous, murmura Stella. Raconte pour ici, encore...

- La Cordillère des Andes faisait quasiment mille cinq cents ou deux mille mètres de moins qu'aujourd'hui, enchaîna-t-il. C'est l'onde de choc du cataclysme voulu par l'homme qui a repoussé le bord occidental du continent sud-américain, plissant la plaine côtière jusqu'à la projeter contre les montagnes, qui se sont alors exhaussées. C'est à cette ascension titanesque que Machu-Picchu et la Vallée sacrée devaient à tout prix résister. Te rends-tu compte ? Même ceux d'Europe ont dû ressentir le choc en contrecoup, par la pensée. Je ne crois pas que l'esprit humain ait jamais conçu entreprise plus audacieuse. Et assurément, le principal mérite en revient à...

- Adama, fit machinalement Stella.

- Voilà, approuva Tefatu. Sans Elle, cela n'aurait pas été possible. Peut-être même qu'il y en avait une autre là où tu dis... En Turquie... Si plusieurs d'entre elles étaient intervenues, cela expliquerait tous ces mythes sur des dieux plus ou moins androgynes descendus du ciel pour aider l'humanité... Et repartis ensuite.

- On aurait dû les embaucher plus souvent, ironisa la jeune femme.

- Le moment venu, c'était comme si l'on avait mis Machu-Picchu sous un globe de cristal, tu vois ? Comme une pendule de bronze. La cité tout entière et son piton rocheux se sont élevés sans une secousse, jusqu'à occuper la place qui est la leur aujourd'hui. Ailleurs, ça ne s'est pas fait en douceur, crois-moi.

- Et les trois « Cristals » ? demanda Stella qu'un engourdissement bienfaisant commençait à gagner.

- Ils ont été là, dans le temps, répondit Tefatu brusquement préoccupé. Ils n'y sont plus. Aucun des trois. Depuis longtemps... Je me demande...

- ...Venus pour rien, alors, grommela-t-elle.

- Mais non ! C'est ce que j'ai essayé de te dire tout à l'heure. Le billet disait : « étape

forcée »... Ici, pour nous, c'était juste une étape initiatique. Nous devons obligatoirement passer par là pour continuer, pour être dignes d'affronter la suite, la...

La respiration de Stella lui apprit qu'elle s'était endormie.

Alors, furtivement, comme un voleur, Tefatu lui embrassa les cheveux puis, se dégageant successivement de sa compagne et de son propre sac de couchage, il se leva et s'en fut, frissonnant, entendre ce que la nuit - Inquill ? - avait encore à lui dire.

## Chapitre 57

alentours de Cuzco - *an 1533 de notre ère.*

« Ils ont l'air de vigognes qu'on mène au sacrifice, songea Huascar, désespéré. Je n'ai aucun secours à espérer de ce côté. Et d'aucun autre côté, d'ailleurs. C'est la fin. Il n'y a plus de remède. »

L'Inca régnant, qu'on avait tiré sans ménagements de sa prison pour le jeter, pieds et poings liés, sur une grossière paillasse, venait d'assister à l'entrée des Notables de Cuzco, convoqués à Quiuipay par Quizquiz et Chalicuchima, les implacables capitaines d'Atahualpa, demi-frère de Huascar. Après une guerre de succession assez sanglante entre ces deux derniers, qui briguaient en rivaux l'honneur suprême de régner sur l'ensemble du vaste empire inca, lui, Huascar, l'aîné pourtant, intronisé Fils du Soleil et Inca régnant par le Grand-Prêtre du temple de Cuzco, venait d'être honteusement vaincu au combat et fait prisonnier. Si les Notables d'ici ne tenaient pas tête à ceux de Quito, autrement dit à l'armée d'Atahualpa, le compte de Huascar était bon. Et rien qu'à voir les mines à la fois inquiètes et perplexes des siens, famille, amis, chefs de clan, sans parler de la peur inscrite au fond des yeux des femmes qui les accompagnaient, Huascar comprenait qu'il n'avait pas grand secours à espérer de ces gens-là.

*Venez sans crainte !* leur avaient affirmé obséquieusement les messagers envoyés à Cuzco par Quizquiz et Chalicuchima. *Cette guerre n'est qu'une querelle entre deux frères ennemis ! On ne saurait vous reprocher d'avoir servi l'Inca couronné ici, à Cuzco, comme votre devoir vous l'enjoignait... Mais à présent il est vaincu. La roue a tourné. Vous devez venir prêter allégeance à l'Inca Atahualpa, désormais Seigneur du Monde, en vous prosternant face à sa statue, en attendant de le faire plus tard devant sa souveraine personne. Voilà tout !*

Voilà tout ! se disait Huascar avec amertume. Bien sûr que ce ne serait pas *tout*. Il n'y avait qu'à les regarder, ces deux féroces capitaines que sa propre armée n'avait pas réussi à vaincre, pour savoir que *tout* irait beaucoup plus loin qu'un simple hommage hypocrite et servile à la statue de son frère, ou à son frère lui-même, quand ce dernier se serait décidé à rejoindre Cuzco !

« Plus rusés qu'Ulysse et plus cruels qu'Attila, l'avait prévenu l'un de ses conseillers, homme sage venu d'au-delà des mers, et qui tirait son savoir d'étranges objets blancs couverts de *quillcas*, de petits signes noirs. Sans eux, ton frère n'est rien. Juste une outre gonflée de vent ! Rappelle-toi ce que le grand Huayna Capac, votre père à tous deux, pensait des piètres qualités de guerrier de son fils Atahualpa ! Bien servi par ses deux habiles capitaines, ce bâtard peureux se prend maintenant pour un véritable Inca, se gargarisant des victoires d'autrui et obligeant chacun à le vénérer comme un dieu... Un pantin, oui ! Voilà ce qu'il est : un pantin. »

Mais le « pantin » l'avait emporté.

Quizquiz, qui venait d'achever son insolent petit discours d'accueil, parcourait à présent des yeux le troupeau des parents et des relations de son ennemi avec l'acuité cruelle d'un rapace. A qui allait-il s'en prendre, en particulier ? Aux chefs militaires, bien sûr. Ceux qui avaient osé prendre les armes contre son maître vénéré, l'inégalable Atahualpa. Quel crime plus

impardonnable ? Il ne tarda pas à les couvrir d'insultes, se moquant de leurs piètres performances sur le champ de bataille, tournant en dérision le manque de prévoyance et de sagacité qui leur avait fait soutenir la mauvaise cause, celle du vaincu. Ensuite, claquant des doigts, il fit avancer des gardes à lui qui obligèrent les chefs de l'armée cuzquénienne à s'aplatir au sol, tandis qu'on rouait de coups leurs épaules à l'aide de masses de pierre.

Aucun ne protesta, constata Huascar, écoeuré. Et pas davantage quand on les força, eux et les grands-prêtres, à s'épiler cils et sourcils en signe de soumission puis à se prosterner en direction de Cajamarca, la ville du nord où se trouvait actuellement Atahualpa ; enfin, ils durent entonner tous en chœur un hymne de louanges en l'honneur de leur nouveau maître.

Quizquiz chercha alors des yeux, ostensiblement, le regard du vaincu garrotté, lequel serrait désespérément les dents sur la bile qui lui venait aux lèvres. « Tout ça, se disait au même moment Huascar rageur, c'est de la faute de maman, et d'elle seule ! »

Elle se tenait là, debout parmi les Notables, avec quelques-unes de ses filles, dont l'épouse légitime de Huascar, Chucuy Huypa. Elle, la reine-mère, s'appelait Raua Ocllo. Elle était, comme à son habitude, vêtue avec un luxe ostentatoire, couverte de bijoux, or et pierres précieuses, de plumes et de tissus lourdement brodés. « Elle ne les fera plus danser ni chanter l'aravi de sitôt, les centaines de saltimbanques qu'elle entretient à grands frais pour ses fêtes ! »

Quizquiz, qui avait suivi la direction prise par le regard de Huascar, s'avança rapidement et, fendant le groupe des Cuzquéniens tremblants, attrapa brusquement par le bras Raua Ocllo, la mère de Huascar. « S'il pouvait lui clouer le bec avec la même vigueur qu'à mes capitaines... ! se disait ce dernier. Elle ne l'aurait pas volé. »

Mais c'était autre chose que le capitaine d'Atahualpa avait en tête. Lançant de nouveau un ordre bref, il la remit entre les mains de quatre gardes qui la renversèrent brutalement sur le sol et la troussèrent jusqu'à la taille, la maintenant ensuite d'une poigne solide dans cette posture humiliante.

Quizquiz, sans quitter Huascar du regard, se débarrassa de son vêtement de dessus. L'Inca sentit une sueur froide lui couler dans le dos. Non, se dit-il. Pas ça ! Déjà la colère, la peur et l'humiliation se mêlaient sur les traits de sa mère. Sans la moindre pudeur, le capitaine vainqueur, exhibant un chibre aussi victorieux que lui, écarta les gardes d'un geste et, s'abattant de tout son poids sur la femme, il la viola.

Autour d'eux, les gardes ne remuèrent pas un cil. Ils en avaient vu d'autres. Mais parmi les gens de Cuzco il y eut comme un bruissement horrifié. Raua Ocllo, veuve du défunt Inca Huayna Capac, père de Huascar et d'Atahualpa, était une maîtresse-femme, à la fois crainte et respectée ; du vivant du père, elle avait profité des longues années d'absence de celui-ci (qui avait fait souche à Quito, loin de Cuzco, et n'avait plus éprouvé l'envie d'en repartir) pour étendre encore son pouvoir sur une cour royale qu'elle n'était plus obligée de partager avec personne. Même Huascar n'avait pas été un obstacle à l'ambition démesurée qui habitait cette femme : elle avait passé son temps à essayer de lui dicter sa conduite.

La passivité de sa mère, raidie sous l'affront, glaça le sang de Huascar. Par chance, Quizquiz était un homme encore jeune et vigoureux : cela ne dura pas longtemps. Les gardes, toujours impassibles, regardèrent sans l'aider la Coya se relever, furieuse, défaite, échevelée. Mais, à la surprise générale, ce ne fut pas vers Quizquiz qu'elle dirigea son regard noir de colère. Ce fut vers son fils Huascar, qu'elle insulta copieusement. A l'entendre, ce dernier était le seul responsable de l'outrage qu'elle venait de subir.

- Je te l'avais bien dit ! hurlait-elle. Au lieu de t'entendre avec ton frère, tu as tout fait pour envenimer les choses !

Huascar ferma les yeux pour ne plus voir les sourires sarcastiques qui se dessinaient sur les visages ennemis. Lui, l'Inca régnant, tancé en public par sa mère, comme un gamin !

Echauffé, Quizquiz avait repéré une autre proie, Chucuy Huypa, l'épouse légitime de Huascar, que celui-ci dédaignait depuis plusieurs années parce qu'elle s'était avérée incapable de lui donner un héritier mâle. Le silence qui se fit soudain quand il la saisit à son tour alerta le prisonnier, qui rouvrit les yeux pour voir la douce Chucuy Huypa jetée dédaigneusement aux mains des gardes, qui lui firent subir le même traitement préparatoire qu'à sa mère, tandis que Quizquiz, avec aux lèvres un sourire à la fois cruel et gourmand, se passait la main entre les cuisses pour se remettre en condition.

Chucuy Huypa était encore jeune et belle. Lorsqu'on la dénuda, un râle de désir sortit de la bouche du capitaine et il ne tarda pas à se ruer sur elle. Cela dura plus longtemps et, contrairement à l'attente générale, la tendre jeune femme, d'ordinaire si docile, si effacée, se débattit tout du long, si bien que les gardes durent prêter main-forte au violeur - lequel sembla tirer de ce corps-à-corps beaucoup plus de plaisir que du précédent.

Quand il en eut terminé, Quizquiz s'essuya sans hâte le sexe avec un pan de la tunique de sa victime et, se redressant, rajusta tranquillement ses vêtements. La malheureuse Chucuy Huypa, en larmes, voulut se jeter dans les bras de sa mère mais celle-ci, la repoussant, s'avança vers Huascar comme une furie et le gifla fortement.

- C'est par ta faute, lui cracha-t-elle au visage, que nous subissons tout cela ! Je te l'avais dit, que tu devais épargner les messagers de ton frère ; or tu les as fait massacrer ! A te montrer inutilement cruel, tu as provoqué sa colère, et vois où cela nous a menés, ta sœur et moi !

*Cela aurait-il vraiment changé quelque chose ?* se demanda Huascar lorsqu'on l'eut reconduit dans sa prison. L'ennemi ne comprend qu'une chose : la sévérité. S'il ne vous craint pas, il ne vous respecte pas. Oh, bien sûr, sa mère lui avait raconté maintes fois comment sa mère à elle, Mama Ocllo, la grand-mère de Huascar, sage entre toutes, avait obtenu de son époux, l'Inca Tupac Yupanqui, que l'on traitât les prisonniers avec magnanimité. *Le pardon est plus grand que la vengeance*, avait-elle plaidé. *Un grand souverain doit savoir aussi se montrer clément*. D'autres Coyas, en d'autres temps, avaient essayé, elles aussi, de jouer le même rôle, d'apaiser les tensions, d'adoucir les répressions. Mais Huascar, sans doute parce qu'il était un faible, n'avait jamais cru au pouvoir de la faiblesse. Aujourd'hui, secoué de tremblements dans l'air pur et glacé de la nuit andine, ébranlé par les événements terribles des derniers jours, il avait encore du mal à y croire, au pouvoir de la conciliation.

Mais ce n'était qu'une question d'heures ; il n'avait encore qu'à peine entamé son chemin de croix.

Le lendemain soir, après une nouvelle série d'humiliations infligées aux siens, dont un simulacre de procès en légitimité intenté à sa mère et au grand-prêtre, et après un nouveau torrent de reproches furieux venus de sa mère - Huascar les avait balayés d'un geste, cette fois : « Il suffit, ma mère. Tout ceci est inutile. Il n'y a plus de remède ! » - l'Inca vaincu, étendu sur le sol inconfortable de sa prison, se demandait pour la millième fois : « Qu'allons-nous devenir ? Que vont-ils faire de nous ? Que va décider Atahualpa ? »

De nouveau la nuit, le vent glacé qui se glisse sous le chaume du toit et sous la porte mal ajustée, qui hérissé le poil et paralyse le corps aussi bien que la volonté. « Je ne crains pas la mort, se disait Huascar pour s'en convaincre avant le moment fatal. Quelle vie pourrais-je bien avoir, après avoir subi pareilles humiliations, et devant tous les miens ? Mourir n'est rien, à côté du fait de vivre dans le déshonneur tous les jours. »

On avait envoyé à Atahualpa des messagers pour lui demander quoi faire de son frère et des prisonniers cuzquéniens - car on n'avait laissé rentrer chez eux aucun des Notables convoqués le premier jour, bien sûr. La réponse d'Atahualpa ne se fit guère attendre. Elle arriva sous les

traits de Cusi Yupanqui, son parent, son délégué, l'exécuteur des basses œuvres. Les ordres du vainqueur étaient clairs : pas de quartier.

Depuis deux jours, l'Inca prisonnier avait été transféré de Quiuipay à Cuzco, dont les troupes de son demi-frère avaient définitivement pris possession ; mais un cul de basse fosse ressemble à un autre, et la nuit, quoique nettement moins fraîche, n'avait pas été meilleure pour Huascar. La promiscuité, plus grande ici, dans la forteresse, qu'à Quiuipay, rendait leur malheur à tous plus palpable et, partant, plus écrasant. Et puis quels étaient ces bruits sourds qui n'avaient cessé de résonner, la veille, qu'avec le crépuscule ?

Où étaient ses sœurs ? se demandait Huascar. Ses concubines ? Ses enfants ? En prison, sans doute. Sa mère, il ne voulait rien en savoir. C'était elle qui avait fait fuir son père, avec son caractère froid et impérieux. C'était elle qui, jamais contente de lui, Huascar, toujours vaguement méprisante à son égard, toujours sur son dos, avait fait de lui, finalement, un indécis, un velléitaire, un faible. Le pire étant qu'elle n'avait cessé de lui reprocher, à l'âge adulte, son manque de charisme, d'autorité. Oui, bien des malheurs peuvent arriver quand une femme sort de son rôle de femme. Celle-là, quoi qu'on lui fasse, elle l'aurait mérité.

Huascar fut tiré de sa prison aux premières lueurs du jour. On l'emmena hors de la ville, toujours ligoté, les yeux bandés, jusqu'à un endroit où on le laissa brusquement choir sur sa paille, avant de lui enlever le bandeau. Un moment aveuglé par la réverbération du haut plateau, il ne tarda pas à se repérer.

Il était sur une petite croupe rocheuse qui dominait la route de Xaquixaguana. Entouré d'une vingtaine de gardes, il avait du mal à distinguer les autres groupes présents alentour ; en revanche, ce qui se trouvait là, en bas, sous ses yeux, ne prêtait nullement à confusion.

Son sang se figea dans ses veines ; ses cheveux se dressèrent d'horreur sur le sommet de son crâne. Devant lui, à perte de vue, tout au long de la route, on avait planté des pieux. Des pieux solides, à hauteur d'homme. Des pieux totalement dépourvus d'ambiguïté. Des *centaines* de pieux.

Une bile amère reflua dans sa gorge. Il avait lui-même ordonné trop de fois, négligemment, le même supplice pour ne pas savoir exactement de quoi il était question. Ces pieux disaient haut et clair qu'Atahualpa avait décrété l'exécution de tout le clan de son demi-frère Huascar. L'estomac de celui-ci se crispa de nouveau. Par chance, on ne l'avait pas nourri depuis plus d'un jour. Il ne vomirait donc pas aux pieds des gardes. Au prix d'un effort surhumain, il tenta de se composer un masque impénétrable.

C'est alors qu'il les vit.

Sous un ciel voilé d'où les brumes n'avaient pas encore été chassées par le soleil, elles s'en venaient toutes vers lui, en une lente procession qui sortait de Cuzco, encadrée de soldats. Des femmes. Ses femmes.

Pas à pas, soulevant une légère poussière ocrée, le lent serpent humain avançait, si bien qu'au bout de quelques minutes il put distinguer le visage des premières marcheuses. Ses femmes, sœurs, cousines, concubines, avec à leur tête Chucuy Huypa, la douce et tendre Coya, l'épouse légitime. Elle avait la tête baissée et ses cheveux pendaient librement le long de sa figure, en souples ruisseaux châtain où le soleil, qui venait de lancer son premier rayon, allumait des reflets mordorés.

Combien de fois Huascar, encore jeune homme, avait-il trouvé le bonheur et la joie dans cette chevelure parfumée ! Combien de fois, ensuite, ingrat, avait-il fait pleurer ces grands yeux bruns ! Il dut ravalier un brusque sanglot, stupéfié par le mot qui lui montait aux lèvres : *Pardon ! Pardon à toi, ma sœur, mon épouse. Tu ne méritais pas le malheur que j'ai attiré sur ta tête.* Et Miro non plus, son autre sœur, qui marchait aux côtés de Chucuy Huypa, portant dans

ses bras le fils qu'elle avait récemment donné à Huascar, tandis qu'ondulaient ses hanches provocantes, élargies par la maternité. D'autres, derrière, sœurs ou concubines, étaient également enceintes de ses œuvres à lui. Or il avait déjà quatre-vingts fils. Quatre-vingts fils ! Un bref éclair de fierté le traversa.

Derrière encore, il voyait apparaître à présent, reconnaissable à sa chevelure claire, sa plus jeune sœur, sa préférée - Chimbo Cisa, la ravissante. A les voir ainsi toutes marcher vers lui, il éprouvait un orgueil insensé, oubliant l'espace d'un instant que par lui elles étaient toutes également condamnées.

Mais s'il allait obtenir sa rédemption, ce doux cortège féminin qui ne connaissait pas les lois cruelles des hommes, les vengeances de guerriers ? S'il allait effacer les derniers jours de honte, ressusciter ceux de la gloire et lui rendre son trône ? Ah ! Comme Huascar, alors, saurait leur rendre hommage à toutes ! Comme il les aimerait, cent fois mieux que naguère ! Car il comprenait ce matin ce qui ne l'avait jamais effleuré auparavant : qu'elles étaient le chant du monde, le miel de la terre, et que l'existence de l'homme ne se justifiait que par la tendresse qu'il recevait d'elles et celle qu'il était capable de leur donner.

Là-bas, au bout de la longue file de pieux, on commençait à attacher, une à une, toutes les femmes qui avaient partagé la vie, le lit de l'Inca vaincu. Une suffocation obstrua douloureusement la gorge du prisonnier. On allait les lui prendre ! Les lui prendre toutes, là, sous ses yeux ! Et après elles, ses fils, un par un, et après ses fils, ses frères, et après ses frères, ses proches, et après ses proches, ses amis, et après ses amis ses relations, et jusqu'aux momies de ses ancêtres, celles qu'il avait imprudemment déclarées une trop lourde charge pour les clans, dressant ainsi jusqu'aux morts contre lui !

Tel était l'ordre qu'avait donné Atahualpa, son demi-frère. L'ordre que lui, Huascar, avait donné tant de fois, car en effet la coutume voulait qu'on ne tuât pas seulement le félon, le renégat, le vaincu, mais qu'on exécutât avec lui la totalité de son clan, hommes, femmes et enfants. Telle était la loi, la terrible loi inca du nettoyage par le vide. Mais c'était une chose de suivre la loi quand elle punissait des traîtres. C'en était une autre quand on la subissait et qu'on s'apprêtait à l'éprouver dans sa chair.

Les pieux, peu à peu, se remplissaient de femmes. Les yeux de Huascar, eux, de larmes, autant sous l'effet des remords que du désespoir. *Qu'ai-je apporté à ces femmes ? Douleur et malédiction. Qu'ai-je apporté à ce peuple ? Malédiction et douleur !* Et l'air, l'air, lui, se remplissait de cris. Une nuée de gardes s'activaient comme des frelons, ouvrant le ventre des femmes enceintes et en extrayant, de leurs mains avides, les enfants en gestation, avant de les attacher aux bras de leurs mères ligotées. On arrachait des bras des autres les jeunes enfants vivants et on les étranglait, s'ils étaient un peu grands ; s'ils étaient nouveaux-nés, on se contentait de les prendre par les pieds et de leur fracasser la tête contre le bois même des pieux. Une vapeur de haine et de douleur troublait l'atmosphère, comme aux jours de grande chaleur, sur la côte, près de Chinchaymarca.

Huascar s'était ramassé sur lui-même, pour protéger son ventre, car c'était comme si on lui ouvrait ses propres entrailles. La souffrance n'aurait pu être pire. Il ne parvenait même plus à penser.

Quand on en eut fini avec les enfants, les gardes passèrent derrière les pieux pour étrangler les femmes. Un tour donné à la corde, et le cou tendre se brise.

Quand on en eut fini avec les femmes, on fit venir les fils. On rompit le cou des plus jeunes, sans cérémonie, mais on s'amusa quelque temps avec les plus âgés, surtout ceux qui étaient en âge de procréer et de faire la guerre.

Quand on en eut fini avec les fils, on s'en prit aux frères du vaincu. Là, tous étaient des hommes faits, des guerriers. On leur fit sauter les yeux hors des orbites, on les émascula, on leur

fracassa les rotules à coups de masse. Lorsqu'on les garrotta enfin par derrière, ils étaient déjà plus morts que vifs.

Quand on en eut fini avec les frères, on s'attaqua au reste de la famille, oncles, cousins, puis aux proches, aux amis, etc., en longs cercles concentriques de haine et de vengeance. Les gardes se relayaient. A la fin, il ne resta plus personne de ce qui avait composé le lignage et le clan de l'Inca vaincu.

Huascar, lui, quoique vivant et respirant encore dans son corps intact à la fin du carnage, était aussi mort qu'eux tous au bout de cette épreuve atroce. Avant qu'on ne le remmène en prison, à demi-fou de douleur il avait maudit à haute et intelligible voix son frère Atahualpa, en lui souhaitant un règne encore plus court que le sien et une fin tout aussi douloureuse. Le destin allait partiellement l'exaucer.

Quelques jours plus tard, alors qu'on l'emmenait, titubant, vers Cajamarca où soi-disant son frère l'attendait, Huascar fut mis à mort sur ordre exprès de ce dernier, à la sauvette, dans un lieu qui n'a jamais été identifié avec certitude. Son corps fut ensuite coupé en morceaux et jeté dans la rivière la plus proche, afin que le châtement se poursuivît au-delà de la mort et qu'après avoir brisé sa vie on l'empêchât aussi, par ce rite funéraire barbare, d'aller se reposer dignement auprès de son ancêtre lointain, Inti, le dieu Soleil.

*(à suivre)*